



EXPOSITION

LES MAMLOUKS

UNE DYNASTIE D'ESCLAVES-SOLDATS AU PROCHE-ORIENT

L'exposition que le Louvre consacre au sultanat des Mamlouks est une première en Europe. Ces « esclaves-soldats », situés chronologiquement entre les croisades et le développement de l'Empire ottoman qui nous sont bien connus, ont bâti un empire qui fut un âge d'or du Proche-Orient. Caste militaire d'affranchis, la dynastie mamlouke a fait régner ses sultans pendant plus de deux siècles et demi et sa culture a marqué l'histoire de l'architecture et des arts de l'Égypte à la Syrie.

Frontispice d'un manuscrit des
Maqamat d'al-Hariri (détail)
Le Caire, 1324.
Bibliothèque nationale d'Autriche, Vienne.

QUI ÉTAIENT LES MAMLOUKS ?

RENCONTRE AVEC CARINE JUVIN ET SOURAYA NOUJAIM, DÉPARTEMENT DES ARTS DE L’ISLAM
PROPOS RECUEILLIS PAR VALÉRIE COUDIN

Le Louvre possède l’une des collections d’art mamlouk les plus importantes au monde que l’exposition « Mamlouks 1250-1517 » met en scène aux côtés de prêts nationaux et internationaux. Ces 260 pièces – textiles, objets d’art, manuscrits, peintures, décors de pierre et de boiserie – dévoilent un autre pan de l’histoire du Proche-Orient.

Pour quelles raisons avez-vous choisi de consacrer une grande exposition aux Mamlouks ?
Souraya Noujaim : C’est une première en Europe. La dernière exposition consacrée aux Mamlouks avait été présentée à Washington en 1981. Or, les études consacrées à cette civilisation ont connu ces dernières décennies un vif regain d’intérêt grâce à la colossale documentation conservée sur la période. Nous avons toutes deux ce projet à l’esprit depuis longtemps. Notre exposition poursuivra sa route jusqu’au Louvre Abu Dhabi à partir de septembre prochain.

Carine Juvin : Il faut préciser que le Louvre conserve une des plus importantes collections d’art mamlouk au monde, avec des pièces extraordinaires. Je voulais raconter l’histoire d’un sultanat qui dure deux siècles et demi, situé à la jonction entre le Moyen-Orient et l’Europe, lié, entre autres, au commerce des épices, contrôlé par les Mamlouks qui en tiraient une grande puissance économique. Alors que l’exposition américaine présentait les objets par typologie, celle-ci propose un récit très ouvert, un regard transversal. Elle va au-delà de la seule caste militaire. Nous évoquons aussi les élites civiles, les communautés chrétiennes, la place des femmes dans la société, etc. Les œuvres sont abordées sous des angles multiples grâce aux recherches pluri-disciplinaires les plus récentes.

Qui étaient les Mamlouks ? Que signifie ce terme ?
S.N. : Le mot signifie « chose possédée », il s’applique aux « esclaves-soldats ». Il désigne une forme particulière d’esclavage, le terme est réservé aux esclaves militaires achetés ou razzés hors des frontières de l’Islam et choisis pour les qualités guerrières

supérieures attribuées à leur peuple. Ce phénomène consistant à recruter au loin, majoritairement dans les steppes de l’Asie centrale, dans les populations turques et caucasiennes, de futurs combattants hors pair existait avant la création du sultanat mamlouk, et se pratiquait dès le IX^e siècle dans les grandes capitales comme Bagdad ou Samara, dans l’actuel Irak.

C. J. : Les sources conservent par exemple la mémoire d’un général d’origine turque, Ibn Touloun, qui, après avoir mené une brillante carrière militaire à Bagdad, devient gouverneur d’Égypte, y fonde une dynastie locale sous la souveraineté du califat abbasside. Sa mosquée existe toujours au Caire. Nous sommes au IX^e siècle et il est déjà un Mamlouk.

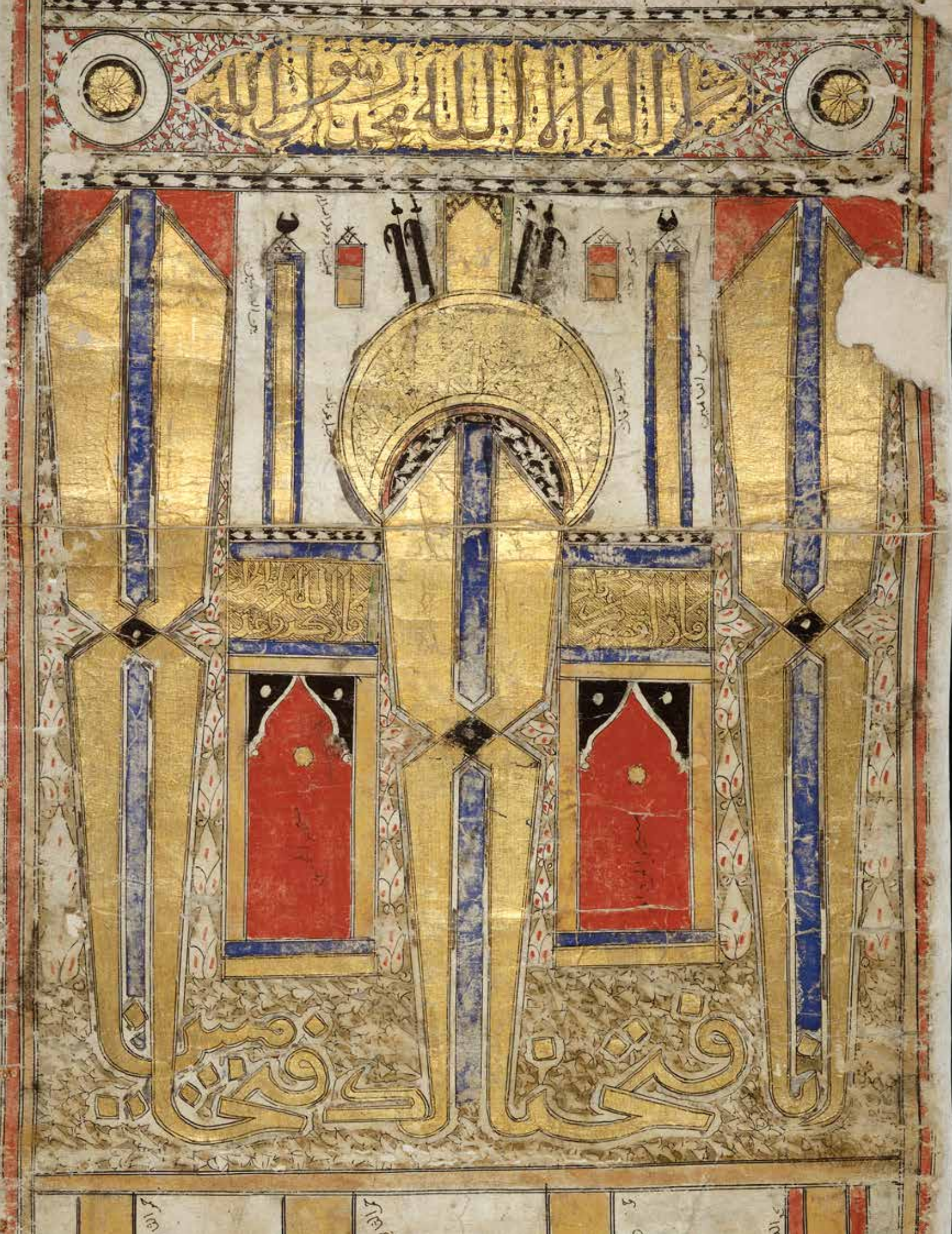
Ce système de recrutement militaire pour constituer des troupes d’élites se répand ensuite dans le monde islamique. En 1250, ce sont des troupes mamloukes qui vont arrêter les croisés menés par le roi de France Louis IX lorsqu’ils débarquent à Damiette, en Égypte, pour reprendre Jérusalem. Forts de cette victoire et dans un contexte politique très troublé, le premier sultanat mamlouk est alors fondé au Caire. Au cours de la décennie 1260, ces Mamlouks poursuivent leur expansion et se rendent maîtres de la Syrie.

Au-delà de la dialectique maître-esclave, ce phénomène très particulier peut sans doute être rapproché de celui, plus contemporain, de mercenaires qui prendraient le pouvoir sur l’autorité en place. La particularité des Mamlouks étant d’avoir conservé le pouvoir durant plus de deux siècles !

S.N. : Ce parallèle avec les mercenaires est très intéressant, car il souligne qu’il ne s’agit pas d’esclaves au sens où nous l’entendons habituellement. Si les

Brûle-parfum au nom du sultan al-Nasir Muhammad ibn Qalawan
Égypte ou Syrie
vers 1330-1341
alliage cuivreux ciselé, incrusté d’or, d’argent et de pâte noire
H. 36,5 ; D. 16,5 cm.
Museum of Islamic Art, Doha.





**Certificat de pèlerinage
à La Mecque délivré
à Maymuna, fille de
Muhammad al-Zardali**
(détail)
Arabie, 1432
manuscrit en arabe :
encre, pigments et or
sur papier
212 × 28 cm.
British Museum,
Londres.

“Les Mamlouks ont en commun d’être des déracinés. Tous ont été arrachés à leur culture, élevés dans un islam rigoureux, formés aux métiers de la guerre puis affranchis.”

conditions d’enrôlement ne sont pas précisément connues, nous savons qu’elles donnent lieu à des tractations commerciales et ne procèdent pas toujours de l’enlèvement. Certaines familles ont pu vendre un de leurs enfants, avec la conscience qu’il pouvait s’agir d’une chance, la perspective d’une carrière dans une grande ville. Les Mamlouks ont en commun d’être des déracinés et cela constitue un lien très fort entre eux. Tous ont été arrachés à leur culture, élevés dans un islam rigoureux, formés aux métiers de la guerre puis affranchis une fois parvenus à l’âge adulte.

L’idée d’un monde « connecté » sous-tend tout le propos de l’exposition. Ce terme s’applique-t-il également à la période médiévale ?

S.N. : C’est un mot que nous avons failli employer dans le titre même de l’exposition tant il est juste et éclairant. Cette démarche s’inscrit de surcroît dans le contexte plus global du projet que je mène au département des Arts de l’Islam pour apporter de nouvelles perspectives sur l’histoire et l’histoire de l’art. Le brassage des cultures à l’époque médiévale est bien réel. Le prendre en compte permet de contextualiser les œuvres et de les replacer dans tout un réseau. Le sultanat, tel qu’il est raconté ici, est repensé et compris dans son lien avec les puissances environnantes et même au-delà, qu’il s’agisse de l’Europe, de l’Inde, de la Chine. Cela apporte des perspectives nouvelles, sur la manière dont les frontières se sont dessinées et se redessinent aujourd’hui, dans cette région qui couvre l’Égypte et le domaine syrien au sens large, Israël, les Territoires palestiniens, le Liban. Nous invitons le visiteur à comprendre combien cette partie du monde a toujours été une zone très mêlée, un monde d’échanges et de « frottements » culturels, spirituels, économiques, politiques.

C.J. : Cette intense mobilité des hommes, des idées, des matières premières, des œuvres est peut-être aussi ce qui relie le plus cette société à notre monde globalisé. Damas mais aussi Le Caire étaient des centres réputés qui attiraient de toutes parts des étudiants et des savants. Une pérégrination spirituelle importante avait également lieu à travers tout le sultanat mamlouk. Les lieux saints des trois religions monothéistes, La Mecque, Médine et Jérusalem, étaient sous leur autorité. Ces lieux de culte étaient source d’un grand prestige et les Mamlouks étaient chargés de les entretenir, de les embellir, d’organiser les pèlerinages. De nombreux pèlerins musulmans, chrétiens ou juifs transitaient vers ces territoires. Bien après les croisades, lorsque les pèlerins occidentaux font le pèlerinage jusqu’à Jérusalem, arrivant en Égypte avec les navires marchands italiens, ils visitent les églises coptes du Vieux-Caire. Des objets d’une formidable diversité, parfois très rarement vus, témoignent de ces pèlerinages, tels les deux panneaux de l’église copte édifiée sur le lieu présumé du repos de la Vierge pendant la fuite en Égypte, mais aussi des échanges de visites d’ambassades, des commandes passées pour l’Europe, etc.

L’exposition aborde également les liens entre la culture mamlouke et l’Afrique, un angle moins exploré jusqu’à présent. Que sait-on de ces « connexions africaines », pour reprendre le titre de l’une des sections de l’exposition ?

C.J. : Les contacts de l’Afrique de l’Ouest avec l’empire mamlouk étaient multiples. Certains objets précieux, particulièrement ceux qui sont fabriqués en métaux incrustés, en Syrie ou en Égypte, s’ils étaient collectionnés par les Médicis en Italie, ou encore au Yémen ou en Perse, voyageaient aussi vers la corne de l’Afrique ou au-delà, entre les XIV^e et XVI^e siècles,

LE SULTANAT MAMLOUK



“Un art des élites, de l’opulence, de la couleur, de l’or, qui trouve son pendant dans les cours de la Renaissance en Europe.”

suivant les nombreux réseaux commerciaux par lesquels transitaient l’or, l’ivoire, les esclaves. Certains objets mamlouks ont été retrouvés au Nigeria, en Éthiopie et jusqu’à Madagascar. Un des plus étonnants, prêté par le British Museum, a été fabriqué au Ghana et s’inspire visiblement dans son décor de modèles mamlouks. Grâce aux recherches les plus récentes, le regard porté sur les œuvres, jusque-là très euro-centré, reconsidère l’histoire de l’art islamique et l’histoire de l’art africain, décloisonne les disciplines, replace l’art mamlouk dans une perspective plus globale.

Comment décririez-vous les principaux caractères de l’art mamlouk ?

S.N. : Je dirais que les Mamlouks, dans leur manière de concevoir les objets, sont de vrais desi-

gners. C’est un art du détail, d’une grande richesse, avec un sens du graphisme, de la géométrie, une maîtrise du rythme assez extraordinaire, jusqu’à l’infini. Je suis également très sensible à leurs architectures, un patrimoine encore visible aujourd’hui, au Caire, à Damas, à Tripoli, à Alep ou à Jérusalem. Leurs constructions sont faites pour durer, pour impressionner. Elles traduisent leur désir de s’inscrire dans l’éternité, de laisser leur marque. J’y vois une dynamique semblable à celle du développement formidable de la calligraphie, une manière d’écrire les noms et les titulatures en lettres monumentales, même sur les objets, avec un allongement des hampes absolument extraordinaire, pour valoriser le statut social.

C.J. : C’est aussi un art des élites, de l’opulence, de la couleur, de l’or, qui trouve son pendant dans les cours de la Renaissance en Europe. Les Mamlouks entretiennent notamment une relation particulière à la lumière : que l’on songe par exemple à leur incroyable maîtrise du verre émaillé, L’écriture également, est omniprésente, particulièrement la poésie. Des poèmes sont composés à toute occasion et scandent aussi bien les récits, les ouvrages d’histoire, que les chroniques. On pourrait citer bien d’autres singularités de cet art mamlouk qui, parce qu’il voyage, inspire mais aussi absorbe des influences multiples. Je crois que son incroyable diversité ne manquera pas de surprendre le public et de l’émerveiller.

L’exposition « Mamlouks 1250-1517 » bénéficie du soutien du Cercle des Mécènes du Louvre.

À VOIR

« Mamlouks 1250-1517 »

Du 30 avril au 28 juillet, hall Napoléon.
Commissariat général : Souraya Noujaim, directrice du département des Arts de l’Islam.
Commissariat scientifique : Carine Juvin, chargée de collection au département des Arts de l’Islam.

Présentation de l’exposition par les commissaires, à l’auditorium Michel-Laclotte, le 12 mai à 12 h 30.

Les Midis de l’archéologie

« En Syrie, la grande citadelle d’Alep à la période mamlouke », par Julia Gonnella, du Lusail Museum, à l’auditorium Michel-Laclotte, le 15 mai à 12 h 30.

À LIRE

Catalogue de l’exposition : Carine Juvin (dir.), Mamlouks 1250-1517, coédition Musée du Louvre / Skira, 340 p., 49 €.

